Document generated on 04/25/2024 4:42 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

L'empereur est nu!

Magnus Isacsson

Number 179, July–August 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/49635ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Isacsson, M. (1995). L'empereur est nu! *Séquences*, (179), 40–41.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE NOUVEL HABIT DE L'EMPEREUR

L'égalité entre les hommes, disait Colt, l'inventeur du revolver, ça n'existe qu'au cimetière.

S'appuyant sur la symbolique du conte d'Andersen, Magnus Isacsson dénonce, dans son documentaire, ce nouveau crédo économique fondé sur la souplesse des accords commerciaux et l'ouverture des marchés qui permet aux multinationales d'opérer à l'échelle planétaire sans que les règles du jeu ne soient modifiées par les gouvernements élus.

Le Nouvel Habit de l'empereur, c'est l'histoire de cet empereur pour qui des tisserands malhonnêtes font semblant de confectionner un habit dont la beauté, prétendent-ils, ne sera vue et appréciée que par les gens intelligents. Le jour du défilé, chacun pouvait constater que l'empereur n'avait rien sur le dos mais tous s'extasiaient devant la finesse du tissu et la subtilité des couleurs. Tous, sauf un enfant.

Le Nouvel Habit de l'empereur version moderne c'est l'histoire d'un gâteau qui ne gonfle plus comme il gonflait pendant l'après-guerre. Après avoir épuisé les ressources naturelles, des compagnies ne modernisent plus leurs usines, accusent la concurrence étrangère de tous les maux, vendent et empochent de faramineux profits ou tirent avantage des largesses de la loi de la banqueroute pour s'installer sous des cieux plus cléments. Afin de mettre un frein au déclin de l'empire américain, nos élus nous ont vendu la mondialisation comme quelque chose de tellement moderne, tellement nouveau... Dans ces conditions, comment peut-on être contre? Ce serait comme être un ennemi du progrès. Avec la mondialisation des marchés, les capitaux peuvent se déplacer plus rapidement qu'ils ne l'ont jamais fait. Ils peuvent aller là où les rendements sont les meilleurs, les salaires les plus

VOIX OFF: MAGNUS ISACSSON

L'empereur

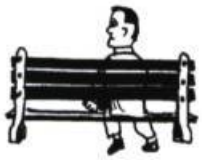
On m'a souvent demandé, alors que j'effectuais une tournée avec le film à travers le Québec, si j considérais que le cinéaste représentait l'enfant d conte. Celui qui n'est pas dupe de la supercherie de faux tisserands. Ma réponse: peut-être, mais il y d'autres personnes dans le film, des femmes en particu lier, qui osent dire la vérité. Comme j'ai fait ce film l'ONF, donc avec l'argent du gouvernement, j'ai plutôt pensé au cinéaste comme étant le fou du roi, un person nage que j'avais pensé mettre dans le film mais qui fina lement n'y a pas trouvé place.

Traditionnellement, à la cour, le fou du roi était celu qui avait le droit de dire certaines vérités — pourv qu'elles soient exprimées dans des termes humoristi ques. Mais, évidemment, il exerçait ses privilèges dan des conditons précaires: il pouvait se faire bâillonner e même jeter au cachot à n'importe quel moment.

L'ONF constitue encore un terrain de liberté. Mai avec les coupures qui continuent, sa marge de manœu vre et ses capacités de production diminuent, alors qu l'ambiance qui y règne se détériore de jour en jour. E général, les terrains de liberté dans notre société s rétrécissent d'ailleurs à vue d'œil comme des peaux d chagrin.

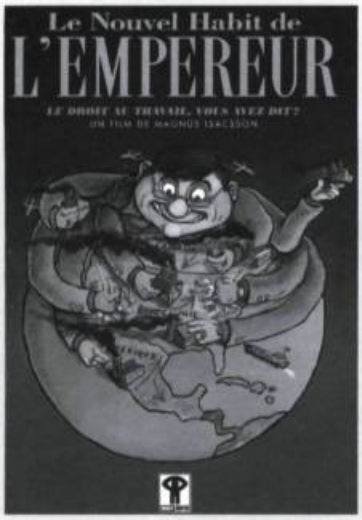
Les arts, le cinéma, le film documentaire, sont dan le contexte que nous vivons comme les canaris autrefoi utilisés dans les mines pour détecter les émanations d gaz toxiques. Malheureusement, lorsqu'on en a le plu besoin, ils sont les premières victimes. Quand ils suc combent, nous n'avons plus pour nous orienter comm société que «l'info-tainment», les commerciaux et le téléromans. D'ailleurs, la rumeur veut que le documen taire n'ait désormais plus accès aux 49% des Fonds Té lévision qui sont affectés à Radio-Canada, parce que l réseau d'État veut mettre l'emphase sur les émission «populaires!» Bientôt, Radio-Canada ressemblera peut être à TVA ou à Quatre Saisons.

En tournée, j'ai été frappé par la méfiance et parfoi même le colère que beaucoup de gens expriment vis-à vis les médias d'information. Les citoyens — ceux e celles en tout cas qui se déplacent un soir de printemp pour voir un film documentaire — se sentent mal infor més, voire même manipulés. À bien des occasions, l débat après le film a donné lieu à des plaidoyers passion nés pour une information de qualité, une véritable ana lyse des intérêts en jeu, critique envers l'économie et l politique. Et, à un niveau plus général, pour qu'on mett fin à la domination des objectifs de concurrence et d profit, en faveur de valeurs plus humaines.



est nu!

L'ONF, qui a profité du lancement de mon film pour aire une évaluation de ses lancements publics et de ses ournées régionales, a demandé aux gens qui ont assisté ux projections s'ils recommanderaient **Le Nouvel Habit de l'empereur** à des amis si le film passait à la élévision. 86% des 2000 répondants ont dit oui. Pourant, le film a été refusé par Radio-Canada et Radio-Québec. Personnellement, ayant travaillé plus d'une décennie à Radio-Canada, cela ne m'a aucunement surpris. e savais qu'une critique franche du rôle des gouvernenents et des compagnies multinationales serait difficile à valer pour les réseaux qui ont mieux à faire que de



ordre la main qui les nourrit. C'est une chance que ONF existe encore!

Lors de la tournée qui m'a amené dans une dizaine e villes, j'ai d'ailleurs eu l'occasion de voir dans quelles onditions épouvantables les journalistes des médias lectroniques travaillent suite aux nombreuses coupures e budget. Privés de temps pour effectuer leurs recherhes ou pour réfléchir, ils sont le plus souvent réduits à ne fonction de remplissage de temps d'antenne entre es commerciaux!

Que ça se passe comme ça dans une société indusrialisée avec de longues et fières traditions culturelles, à fin du XXe siecle, franchement, ça me révolte.

Magnus Isacsson

ncien réalisateur de radio et de télévision, Magnus Isacsson est néaste indépendant depuis 1986. Il a réalisé des films pour l'ONF t Alter-Ciné. Il est actuellement en montage sur un projet traitant u conflit à Grande-Baleine pour Cinéflix.

bas, les critères d'environnement les moins sévères, les taxes les moins élevées et les lois gouvernementales les plus floues. Mais le monde des affaires va encore plus loin. Il dit: on va changer la politique.

Le Nouvel Habit de l'empereur c'est la fin du social. De Trois-Rivières à Pittsburgh, en passant par Niagara et le Mexique, des gens expriment leur désarroi, tandis qu'au Ritz des hommes d'affaires s'échangent de vigoureuses poignées de mains, jetant leur ombrage sur une toute nouvelle mappemonde.

On ne pourra certes pas accuser le réalisateur de ne pas avoir manifesté son parti pris, qu'il renforce d'ailleurs par une narration très personnelle. Il y a dans ce documentaire une importante part de mise en scène. D'abord parce que l'auteur y fait constamment des choix, ce qui est élémentaire, mais aussi parce qu'il réunit, en un lieu ou dans une salle de montage, des gens qui autrement ne se seraient jamais rencontrés.

L'une des scènes les plus émouvantes montre de nouveaux chômeurs nord-américains en visite au Mexique, histoire de voir où sont rendus leurs emplois et quelles sont les conditions de travail et de vie de leurs suppléants. C'est **Roger and Me** à Mexico, le cynisme en moins. Et tout comme Michael Moore, Isacsson ratisse large. L'ALÉNA (l'accord de libre-échange nord-américain) l'amène à parler de justice sociale, de violence domestique, de racisme, du désenchantement des jeunes, etc... Le documentaire, tout comme le journalisme, n'est-ce pas l'art de faire des liens?

La forme est somme toute assez classique: têtes parlantes, représentation visuelle d'un commentaire hors champ, narration, bref rien pour effrayer nos télédiffuseurs privés ou publics. Mais il y a le propos... qui s'élève un bon cran au-dessus de ce qui est généralement télédiffusé. Et puis, quel commanditaire osera s'associer à pareil produit? Saluons ici le cran de notre parfois très bel Office national du film, cette vieille impératrice de la Côte-de-liesse. Isacsson le célèbre à sa façon en annonçant la fin de son cinéma dans une société modelée par les objectifs des multinationales: «l'empereur veut que je m'incline devant son habit, mais je ne suis pas dupe.» Avec l'enfant du conte d'Andersen, il crie: «mais l'empereur est nu!»

Jacques Blondin

LE NOUVEL HABIT DE L'EMPEREUR
— **Réal.:** Magnus Isacsson — **Scén.:** Manon Houde, Magnus Isacsson — **Photo:** Jean-Pierre Lachapelle, Barry Perles — **Mont.:** France Pilon — **Mus.:** René Lussier —**Son:** Esther Auger, Marie-France Delagrave — **Prod.:** Iolande Cadrin-Rossignol — Canada (Qué.) — 1995 — 70 min. — **Dist.:** O.N.F.

La Cité des enfants perdus
Débridé

Cannes, 17 mai dernier: le 48e Festival International du Film s'ouvrait sur le second film de Marc Caro et Jean-Pierre Jeunet, **La Cité des enfants perdus**. La curiosité de tous était émoustillée, et ce, pour deux raisons: d'abord, le Festival présentait un film français en ouverture et de plus, on le devait à deux créateurs à l'imagination délirante et totalement débridée, comme ils l'ont prouvé en 1991 avec leur première coréalisation, **Delicatessen**.

Ceux qui espéraient retrouver leur univers de science-fiction, dont l'aspect visuel doit beaucoup au graphisme et à la bande dessinée, ont été bien servis! Caro et Jeunet — ils forment déjà un duo si indissociable qu'on en oublie leurs prénoms — entraînent le spectateur dans un univers fantastique terriblement glauque, qui a pour décor principal un port de mer, entouré de cheminées d'usines, jonché de détritus industriels et de carcasses de cargos. Les personnages vont de pair avec ce décor: des cyclopes formant une secte d'aveugles fanatiques, un cerveau baignant dans un aquarium et dont la voix — celle de Jean-Louis Trintignant — sort de deux pavillons de gramophone, une demi-douzaine de clones pas particulièrement beaux dont la seule obsession consiste à découvrir lequel d'entre eux est l'original et une femme lilliputienne à la tête plus grosse que le corps, pour ne décrire que les principaux. On sombre en plein cauchemar sans jamais être assuré d'en sortir.

Delicatessen avait été produit avec peu de moyens et était composé d'une série de petites histoires formant, en bout de ligne, un tout. Par contre, **La Cité des enfants perdus** est structuré très différemment et ressemble à un conte de fée — pour adultes, précisons-le bien. Mais on y a aussi mis les moyens: on parle d'un budget de quatorze millions de dollars américains. Certes, cet argent n'a pas été gaspillé et cela paraît à l'écran. Tout a dû être tourné en studio et la qualité des effets spéciaux laisse rêveur: deux laboratoires français de manipulation d'images ont mis cinq mois à les réaliser en procédé numérique et le résultat final n'a rien à envier aux productions américaines, par leur qualité visuelle et leur perfection d'exécution. On frôle souvent le grand art et deux exemples l'illustrent bien: la composition des plans dans lesquels apparaissent les six clones en même temps et les séquences mettant en vedette une puce exterminatrice qui saute sur commande sur les humains pour leur inoculer son venin mortel.

Malheureusement, si on a accordé beaucoup de place à la technique, le côté narratif de ce film laisse